



CLAUDE ECKEN
L'Autre Cécile



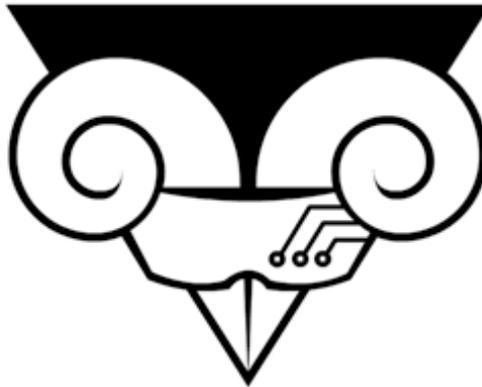
L'Autre Cécile

Claude Ecken



Le Béliâl' vous propose volontairement des fichiers dépourvus de dispositifs de gestion des droits numériques (DRM) et autres moyens techniques visant la limitation de l'utilisation et de la copie de ces fichiers.

- Si vous avez acheté ce fichier, nous vous en remercions. Vous pouvez, comme vous le feriez avec un véritable livre, le transmettre à vos proches si vous souhaitez le leur faire découvrir. Afin que nous puissions continuer à distribuer nos livres numériques sans DRM, nous vous prions de ne pas le diffuser plus largement, via le web ou les réseaux peer-to-peer.
- Si vous avez acquis ce fichier d'une autre manière, nous vous demandons de ne pas le diffuser. Notez que, si vous souhaitez soutenir l'auteur et les éditions du Béliâl', vous pouvez acheter légalement ce fichier sur notre plateforme **e.belial.fr** ou chez votre libraire numérique préféré.



e-Bérial'

ISBN : 978-2-84344-616-0

Parution : avril 2014

Version : 1.0 — 25/03/2014

© 2014, Le Bérial' pour la présente édition

Illustration de couverture © [Kelsey Christina Karstrand CC-BY-2.0](#)

L'Autre Cécile

À Robert, l'acharné optimiste.

CHAPITRE PREMIER

C'EST LE BOURDONNEMENT des voix qui la tire de son sommeil. Un bourdonnement qui intrigue, étonne, inquiète. Les limbes cotonneux où elle flottait étaient bien agréables mais tant pis... Le bruit la happe vers le haut, vers la réalité. La happe d'autant plus vite qu'elle ne s'attendait pas à entendre toutes ces voix. Elle vit seule.

Cécile ouvre les yeux et sursaute en voyant cette rangée de visages penchés sur elle. La présence de ces gens dans sa chambre est aussi incongrue que leurs mines inquiètes, leurs mâchoires pendantes et leurs yeux dévorés d'anxiété.

« Elle se réveille ! fait une voix qu'elle ne cherche pas à identifier.

– Je vous l'avais bien dit ! »

Ça, c'est Catherine, un rien triomphante. Elle perd rarement son ton de supériorité quand elle parle. Des murmures soulagés enflent et grandissent. Les faces deviennent hilares, se tournent les unes vers les autres avec satisfaction. Certaines se redressent alors que deux jeunes filles se précipitent dans la chambre, ravies d'apprendre qu'elle va mieux. Combien sont-ils à envahir son appartement ?

L'inquiétude croît. Cécile se redresse sur les coudes. Elle ressent à peine un vertige en effectuant ce vif mouvement. Malade ? Non, elle n'est pas malade. Elle le sent bien, mis à part l'angoisse qui la fait suffoquer. Mais celle-ci vient de leur présence, de leur sollicitude à son égard, de la frayeur qu'elle leur inspire. Que font-ils à son chevet ? Que lui est-il arrivé ?

Il y a là Jean-Daniel, Félix, Chantal, Eric, plus un type qu'elle ne connaît pas et, discutant en retrait, Catherine, Evelyne et Adrienne. Le bruit qu'ils font lui paraît vite insupportable. La tête lui tourne de voir tant de monde dans cette si petite pièce.

« Ça va mieux ? » demande avec sollicitude Eric en se penchant vers elle.

Il est toujours aussi négligé dans sa mise, avec son tee-shirt distendu et son jean serré et délavé. Elle a un geste de recul pour éviter qu'il la

touche de ses grosses mains calleuses et il n'insiste pas, sans pourtant perdre cette expression douloureuse et apeurée qui lui donne un air imbécile.

Et soudain, les brumes dans sa tête s'écartent et Cécile est présente dans la pièce, concrètement présente, avec une acuité des sens décuplée. La mémoire lui est revenue d'un bloc, comme un énorme monolithe qui aurait spontanément retrouvé sa place, masse compacte d'une si écrasante évidence qu'il semblerait qu'elle n'a jamais disparu. Elle se souvient de son malaise.

Et le malaise recommence.

Comme précédemment, quand elle se trouvait dans la rue en leur compagnie, elle se demande ce qu'ils font là, tous, à la regarder. Pourquoi sont-ils précisément là, eux qu'elle ne fréquente pour ainsi dire pas — hormis Jean-Daniel et Catherine, bien sûr —, qui n'appartiennent pas vraiment à ses relations, plutôt au cercle de ses vagues connaissances ?

« Qu'est-ce que je fais là ? » demande-t-elle, question banale qui lui paraît résumer pour l'instant toutes les autres qui montent à ses lèvres.

« Tu t'es sentie mal, tu te souviens ? » dit Eric d'une voix qu'il veut douce.

Elle le regarde à peine tant elle répugne à ce qu'il lui adresse la parole. Pourquoi la fixe-t-il avec tant d'insistance ? Pourquoi est-ce lui qui se fait le porte-parole du groupe ?

« Ce n'est pas grave, Cécile, intervient Catherine avec un sourire apaisant. Ça arrive, tu sais ?... Des évanouissements de ce genre, j'en ai souvent eus. »

Elle s'approche du lit au bord duquel elle s'assoit, soudain volubile et pleine d'attentions.

« Ce qu'il faut absolument faire, c'est s'allonger. Sur du carrelage, c'est mieux. Sa fraîcheur te réveille. Moi, j'ai prévenu tout le monde autour de moi que quand ça se produit, il faut m'étendre sur le sol... »

– Catherine, coupe Jean-Daniel en avançant la main, tu devrais la laisser se reposer.

– La forme revient vite, tu sais », rétorque Catherine d'un ton légèrement pincé.

Cécile sent la boule au creux de son ventre grossir, grossir. Le malaise retrouve les mêmes proportions que quand elle était au milieu d'eux, tout à l'heure, dans la rue. Elle venait de heurter un passant, paraît-il, qui avait à peine sourcillé d'avoir été bousculé. C'était le sujet de la conversation et le thème des plaisanteries quand elle a soudain pris conscience de sa présence parmi eux et de l'incongruité d'une telle situation. Elle a cherché à se rappeler par quel diabolique enchaînement de circonstances elle se retrouvait dans ce groupe bruyant et vulgaire et

elle s'est aperçue que non, décidément, elle ne se rappelait pas, elle avait beau chercher désespérément, elle ne se souvenait de rien ; pas même de l'endroit où ils se rendaient à cet instant, pas même de l'origine des vêtements qu'elle portait à ce moment, des vêtements qu'elle ne trouvait pas à son goût et qu'elle n'aurait mis pour rien au monde, mais qu'elle avait pourtant sur le dos ! Et ce seul fait était inexplicable, inouï et angoissant. La terreur de découvrir tout cela en bloc l'a assommée. Elle s'est évanouie.

Mais le cauchemar continue, maintenant qu'elle est revenue à elle.

« Bon ! fait Félix en lissant les poils de sa barbe. Si Cécile va mieux, je file au restau prévenir qu'on arrive ! Manquerait plus qu'ils annulent nos réservations, vu le retard qu'on a pris !... Qui vient avec moi ?

– J'arrive », répond Evelyne, alors que Chantal suit d'office.

« Attendez-moi ! » demande Adrienne qui s'échappe à leur suite, avec un petit salut en direction de ceux qui restent dans la chambre.

Elle marmonne quelque chose comme « À tout à l'heure » avant de disparaître définitivement. On entend claquer la porte qui donne sur l'extérieur et décroître des exclamations enjouées.

Un peu de calme, se dit Cécile en considérant ceux qui restent. Malheureusement, les souvenirs ne reviennent pas pour autant. Elle partait manger en leur compagnie, soit ! Mais en quel honneur ? Et surtout, pourquoi porte-t-elle ces vêtements qui font mauvais genre ? Cette jupe verte est bien trop courte et le décolleté de cette chemise trop profond. Soudain honteuse des formes qu'elle donne à voir, elle replie les jambes sous elle et, s'appuyant sur une main, place l'autre devant sa poitrine, le bout des doigts caressant la base du cou.

« Reste allongée », lui conseille Catherine en tendant le bras vers elle.

Cécile refuse d'un signe de tête. Elle aurait l'impression de se coucher pour s'offrir à eux, de leur livrer son corps si elle s'abandonnait ainsi sur le lit, jambes découvertes devant tous ces regards.

Il y a autre chose qui la gêne. Le malaise ne vient pas seulement de cette perte de mémoire — qui couvre combien de temps au fait, vingt-quatre heures ? davantage ? —, pas seulement de cet oubli mais de la familiarité avec laquelle ils la traitent, avec laquelle ils évoluent dans son appartement comme s'ils avaient l'habitude de traîner chez elle. Ce qui ne va pas, c'est une foule de détails qui lui disent que le monde a brusquement changé sans qu'elle ait été avertie de ces modifications, c'est la certitude que quelque chose de grave s'est produit dans sa vie.

« J'ai un trou, dit-elle pour rompre le silence qui s'installe avant qu'ils ne le fassent en débitant une banalité qui lui serait insupportable à entendre. C'est idiot, mais je ne me souviens absolument de rien.

– Comment ça, de rien ? » demande bêtement Eric en posant une fesse sur le lit.

Les bras nus de Cécile se hérissent mais personne ne remarque cette réaction épidermique — ou alors, on l'attribue à son malaise. Elle se pousse un peu en direction de Catherine.

« Ça arrive quand on s'évanouit, explique cette dernière comme si elle détenait tous les arcanes de la perte de conscience. Ne t'inquiète pas, la mémoire revient très vite ensuite.

– Qu'est-ce que tu as oublié ? interroge plus pratiquement Jean-Daniel. Nous devons tous manger à la *Chandeleur*. Et nous nous sommes donné rendez-vous chez toi parce que tu habites le plus près de la crêperie. Là-dessus... »

Cécile l'arrête d'un signe de la main. Le fait que son appartement serve de lieu de rencontre la choque énormément.

« D'accord, d'accord... Mais pour quel motif ? Je veux dire... quel est l'événement qui nous permet de nous retrouver ainsi ? »

Tous les quatre la regardent, hilares, avec tout de même une pointe de défiance dans les prunelles, tant la nature de l'interrogation les désarçonne.

« Mais... pour rien, comme ça ! » rétorque Jean-Daniel, amusé.

« Tu as besoin d'un prétexte pour aller au restaurant, maintenant ? » se moque le jeune homme qu'elle ne connaît pas.

Il a l'œil bleu clair et un air canaille qui ne plaît pas du tout à Cécile. Sa réflexion l'irrite.

« Et d'abord, qui c'est, lui ? » demande-t-elle en pointant un doigt accusateur.

Jean-Daniel, vers qui elle s'est tournée pour poser cette question, semble suffoquer. Catherine paraît tout aussi surprise que lui alors que le garçon incriminé, encore sous le choc, cherche des yeux l'appui d'Eric.

« Elle blague ! » dit-il avec l'expression de quelqu'un qui refuse de marcher dans la combine mais qui doute cependant.

Eric ne saurait lui apporter le réconfort qu'il attend. L'état de Cécile le préoccupe davantage et ses mains se portent vers les épaules de la jeune fille.

« Mais enfin, Cécile !... C'est Luc ! Tu ne te souviens pas de Luc ? »

Comme électrisée par ce contact, Cécile se dégage, agacée par l'attitude trop paternaliste d'Eric.

« Ah ! Et puis cesse de me toucher, veux-tu ? »

Elle descend du lit du côté de Catherine et se dirige vers la fenêtre, sans cesser de caresser ses épaules comme pour en effacer le souvenir du geste d'Eric. Là, elle leur fait face, telle une bête acculée dans son dernier retranchement devant une meute de loups. Paniquée à mort.

Elle n'aurait jamais cru pouvoir entendre un jour son cœur battre à ses oreilles, pas plus qu'elle ne pensait qu'il pouvait cogner si vite et si fort. Que lui veulent-ils, tous ? Ils cherchent à la rendre folle ? Mais ils paraissent si sincères qu'elle réserve son jugement malgré son angoisse de ne pas savoir de quel côté vient la menace.

« Tu veux dire que tu ne sais plus qui est Luc ? » demande avec incrédulité Eric.

Il ne semble pas s'être trop formalisé de la brutalité avec laquelle il a été rabroué. L'état présent de Cécile excuse les plus déplacées de ses réactions et son humeur massacrate.

Cécile regarde le dénommé Luc qui ne rit plus du tout désormais. Le fait d'être un étranger à ses yeux a radicalement modifié son attitude. Il ne se comporte plus comme en terrain conquis mais semble soudain soumis, poli, gêné. Il ressemble à un enfant qui se demande s'il peut rester dans ce comité d'adultes ou s'il doit se retirer.

« Eh bien, oui ! Je ne me souviens pas de Luc ! Je ne me rappelle pas l'avoir jamais vu ! J'ai peut-être oublié la fois où nous avons été présentés, ce n'est pas une raison pour tirer ces têtes d'enterrement ! Tout ce que je voudrais, c'est qu'on m'explique ! C'est clair ? »

Elle les fusille du regard. Ils demeurent interdits, paralysés par cet éclat de voix et Cécile regrette leur attitude. Elle aimerait tant les voir se mettre à rire aux éclats, se tenir les côtes et s'étouffer du bon tour qu'ils lui ont joué. Mais elle a beau guetter la commissure de leurs lèvres, les rides naissantes au coin de leurs yeux, elle ne décèle aucun tic, aucun tremblement dissimulant une hilarité contenue. Ils sont tous les quatre sérieux et graves comme un prêtre pendant l'office.

D'ailleurs, quelqu'un comme Jean-Daniel ou comme Catherine ne se permettrait pas pareille plaisanterie.

« J'ai oublié un certain nombre de choses de ces derniers jours, je ne sais pas encore jusqu'à quel point, avoue-t-elle avec réticence. J'ignore si ça va durer et pourquoi ça m'arrive...

– Cécile ! »

C'est Eric, qui aurait voulu aller vers elle, sentant sa voix commencer à chevroter. Jean-Daniel a également eu un mouvement dans sa direction. Mais si elle doit pleurer, Cécile préférerait le faire dans les bras d'une femme plutôt que d'un homme, afin de ne pas susciter d'interprétations gênantes. Pour surmonter la détresse qui la saisit, elle se tourne vers la fenêtre.

À l'extérieur, dans la cour de l'école ou retentissent des cris d'enfants, les feuilles mortes jonchent les pieds des platanes. Un gamin en ramasse une brassée qu'il jette sur un groupe qui passe à sa portée. Le

surveillant intervient au moment où les autres élèves se baissent, prêts à riposter avec entrain.

La vue des feuilles mortes affole Cécile davantage que tous les propos des gens présents dans sa chambre. Blême, elle se tourne à nouveau vers eux.

« Quel jour sommes-nous ? »

Précis comme à son habitude, Jean-Daniel répond du tac au tac :

« Le jeudi 14 octobre. Il est midi vingt passé de quelques secondes. »

Cécile se sent défaillir. Catherine accourt vers elle pour la soutenir dans l'éventualité d'une chute.

« Oh, mon Dieu ! »

Une seule date clignote dans la tête de Cécile, tel un signal de détresse. Celle du 18 avril. La plus récente qu'elle a gardée en mémoire.

« Ça ira ? » demande Catherine, la prenant par les coudes.

Jean-Daniel et Eric se sont rapprochés. Le dénommé Luc également, bien qu'il demeure à distance par rapport aux autres. Il ne se sent pas dans la confiance.

« Luc », explique Jean-Daniel pendant que Cécile ferme les yeux pour se concentrer sur son malaise, tenter d'expliquer ce qui lui arrive. « Luc fait partie de notre groupe depuis plus de quatre mois maintenant. »

La colère bouillonne dans le ventre de Cécile. Elle parvient à se ressaisir en regardant monter graduellement son exaspération. De quel groupe est-il question à présent ? On ne va pas lui faire croire qu'elle fréquente désormais cette bande de mécréants ?

« Sortez ! crie-t-elle soudain. Sortez tous !

– Mais... »

Cécile repousse Eric en arrière.

« Sortez tous, je vous dis ! Je veux être seule ! Vous comprenez ? Seule ! »

Devant la violence de sa réaction, ils s'éloignent tandis qu'elle les poursuit à travers la salle à manger et la cuisine, qu'elle les chasse sans s'arrêter au choc qu'elle reçoit quand elle découvre l'ordonnancement de ces deux pièces, sans s'attarder devant les objets étrangers, refusant de réfléchir à ces bizarreries jusqu'à ce qu'ils se retrouvent sur le palier, de l'autre côté de sa porte, de chez elle.

Alors, comme elle ne comprend pas ce qui lui arrive et qu'elle a peur de se retourner, de détailler le décor qu'elle a vaguement perçu et qu'elle ne reconnaît pas tout à fait, Cécile s'appuie contre le chambranle pour y pleurer tout à son aise.

Le monde entier lui est soudain hostile. Elle ne peut plus avoir confiance en rien. Les seules choses encore tangibles, en ces terribles

instants, sont les larmes qui jaillissent généreusement de ses yeux, les sanglots qui lui affirment que, quoi qu'il lui soit arrivé, quoi qu'il se soit passé, elle est toujours vivante et bien réelle. Vivante et bien réelle.